







# MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

*Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles, les Causes célèbres; les Académies de Paris & de Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.*

---

S A M E D I 5 J U I N 1784.

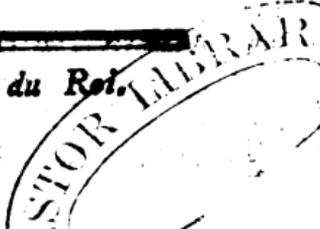
---



P A R I S,  
Chez P A N C K O U C K E, Hôtel de Thou;  
rue des Poitevins.

---

*Avec Approbation & Brevet du Roi.*



# T A B L E

Du mois de Mai 1784.

<b>P</b> IÈCES FUGITIVES.			
<i>Madrigal,</i>	3	<i>des Tribunaux,</i>	8
<i>Quatrain,</i>	4	<i>Sermons sur l'Aumône,</i>	18
<i>Eloge des Brunès,</i>	ib.	<i>Fragment de Xénophon,</i>	10
<i>A Pauline,</i>	49	<i>Etrennes Lyriques,</i>	55
<i>Romance,</i>	50	<i>Cécilia, Troisième Extrait,</i>	102
<i>Le Roi, son Fils &amp; l'Esclave,</i>		<i>Domtes sur différentes Opinions,</i>	120
<i>Fable,</i>	52	<i>Etrennes du Parnasse,</i>	124
<i>Eptre sur l'Ambition,</i>	97	<i>Galatée,</i>	151
<i>Couplets à Mlle Warefcot,</i>	99	<i>Histoire Naturelle des Oiseaux,</i>	209
<i>A Madame de Meulan,</i>	145	<i>Nécrologie,</i>	68
<i>A M. Pujos,</i>	146	<b>S P E C T A C L E S</b>	
<i>A Madame ***,</i>	ib.	<i>Concert Spirituel,</i>	21, 220
<i>Regrets d'une Mère,</i>	147	<i>Acad. Roy. de Musique,</i>	23,
<i>Eptre au Prince Ferdinand d'Autriche,</i>	193	73, 31,	171
<i>La Fausse Rivalité, Anecdote,</i>	196	<i>Comédie Française,</i>	33, 78,
<i>Charades, Enigmes &amp; Logoglyphes,</i>	6, 54, 101, 149, 208	179	
<b>NOUVELLES LITTÉR.</b>		<i>Comédie Italienne,</i>	36, 182,
<i>Essais sur l'Histoire Générale</i>		200	
		<i>Variétés,</i>	39, 225
		<i>Annonces &amp; Notices,</i>	40, 54,
		136, 185,	237

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, rue de la Harpe, près S. Conc.

---

# MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 5 JUIN 1784.

---

## PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

---

ÉPIÏTRE à M. \* \* \*.

Nous voici, cher M \* \* \*, dans des tranſes  
cruelles ,

Je frémiſ d'y penſer ; nous allons déſormais  
Reſſentir les dégoûts , les langueurs de la paix ,  
Et nous ſommes réduits à vivre ſans nouvelles.  
On voit dans tous les ports déſarmer les vaiſſeaux ,  
Le commerce reprend ſa bénigne influence ;  
L'heureux Américain , fier de l'indépendance ,  
A ſe donner des Loix conſacre ſon repos ;  
Bouillé cède aux Anglois ſa plus belle conquête ;  
A de hafards plus doux la Fayette ſ'apprête ,  
Rochambeau , Saint-Simon , Viomeſuil , Buſſy ,  
Le ſavant Chatellux , du Portail & Fleury ,  
Dès long tems d'Yorck-Town ont quitté les murailles ,  
Et ces Chefs renommés paroiffent à Verſailles.

A 11

Hood, Lord Howe & Rodney, si souvent enviés,  
 De leurs concitoyens vivent presque oubliés;  
 Franklin, dont les succès ont couronné l'ouvrage,  
 Voit à ses grands talens l'Europe rendre hommages;  
 L'immortel Washington, rendu dans ses foyers,  
 Aux champs qu'il a sauvés voit croître ses lauriers.  
 Tant de fois couronné des mains de la Victoire,  
 Suffren, près de son Roi, vient jouir de sa gloire.

DANS ce calme, où chercher un remède à l'ennui?  
 Dans nos nombreux Papiers que trouver aujourd'hui?  
 Leur longueur tristement se borne à nous apprendre  
 Que Catane a péri, que Messine est en cendre,  
 Qu'on voit renouveler les fureurs de l'Étna,  
 Que l'air est obscurci des vapeurs de l'Hécla,  
 Qu'une Isle sort des eaux par les feux dévorée,  
 Que Bizance à la peste est sans cesse livrée,  
 Que la grêle détruit l'espoir de nos moissons,  
 Que des torrens affreux ravagent nos vallons,  
 Que la flamme désole ou nos bourgs ou nos villes;  
 Enfin, pour achever ses articles stériles,  
 Le Courier de l'Europe ose nous raconter  
 Qu'à Londres on veut prouver qu'à présent sans obstacle,

A volonté sous l'eau nous pouvons habiter,  
 Tandis que tout Paris voit un autre spectacle.  
 Un Dédale nouveau part & monte à son gré,  
 Fait sans risque dans l'air une course rapide,  
 Y suit avec son char un chemin ignoré,

Reparoît & détruit le préjugé timide.  
 Jugeant qu'on ne croit guère à ces beaux rêves-là,  
 Le Gazetier recourt à Francfort, à Cologne,  
 Aux débats éternels des Diètes de Pologne,  
 Et nous instruit des deuils & des Cours en gala.

Où sont ces temps heureux où l'Europe alarmée  
 Vous mettoit en commerce avec la Renommée ?  
 Pour publier au loin les plus rares exploits,  
 Cette agile Déesse empruntoit votre voix ;  
 On voyoit sur vos pas même les élégantes,  
 Lorsqu'ouvrant les billets du sage d'Ar. . . .,  
 Vous répandiez le bruit des conquêtes brillantes  
 D'Hayder-Kan, de Crillon, Galvès & Cordova.  
 Vous échappiez à peine à la gloire importune,  
 Et votre gloire enfin nous devenoit commune.  
 Après de vous groupés, marchans, à l'ombre assis,  
 Nous attirions sur nous les regards de Paris.  
 Que les temps sont changés ! quelle est notre existence !  
 Nous gémissons en vain de notre oisiveté,  
 Nous rentrons à jamais dans notre obscurité,  
 Et la paix nous ravit toute notre importance.  
 Quand l'injuste fortune acharnée envers nous,  
 D'un revers accablant nous fait sentir les coups,  
 Il nous importe bien qu'avec son ministère  
 Louis soit occupé des destins de la terre,  
 Que ses bienfaits versés en mille endroits divers,  
 Éternisent son nom cher à tout l'Univers ;  
 De ses heureux Sujets que la reconnaissance

Soit le plus beau tribut qui flatte sa puissance.  
 Son Royaume à ses soins doit sa prospérité,  
 Cela nous sauve-t'il de notre nullité?  
 Pouvons-nous échapper à cette indifférence  
 Que le Public ingrat marque à notre existence?  
 Pour obtenir encor part à son entretien,  
 Courons voir le soleil sur le Méridien,  
 Au jardin donner l'heure, agacer S\*\*\*;  
 Après l'habit d'été montrer l'habit d'automne,  
 Annoncer si le temps est chaud, froid, laid ou beau,  
 Combiner au café les dez d'un domino ....  
 Mais déjà l'on entend la Discorde fatale,  
 S'élançant à grands cris de la voûte infernale,  
 Donner dans l'Orient le signal des combats,  
 Et Bellone en fureur va marcher sur ses pas.  
 Quel plaisir, cher M\*\*\*, cet espoir nous inspire!  
 Quel spectacle frappant! la chute d'un Empire,  
 Des sièges, des assauts, quels grands événemens  
 Vont servir de matière à nos amusemens?  
 Sur les bords du Danube, aux champs de la Crimée,  
 On ne verra bientôt que sang & que fumée,  
 Et le Nord ébranlé va choquer le Midi;  
 Achmet dans son Sérail de frayeur est saisi,  
 Trop vaine illusion! aux rives du Bosphore  
 Louis prend sa défense & négocie encore.  
 Ah! que deviendrons-nous, si ce Roi tout-puissant  
 Pacifie à son tour l'Empire du Croissant?

(Par une Société de Nouvellistes.)

---

*Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure précédent.*

**L**E mot de la Charade est *Baldaquin*; celui de l'Enigme est *Château*; celui du Logogryphe est *Pair*, dont, en ôtant le *p*, reste *air*.

---

### CHARADE.

**L**ORSQUE l'Hymen, en caprices fécond,  
Joint l'épouse méchante à l'époux trop bonhomme;  
La femme est mon premier, le mari mon second;  
Mon tout dans vos vergers est moins gros qu'une  
pomme.

(*Par M. le Marquis de Fulvy.*)

---

### ÉNIGME.

**M**ON nom doit s'être fort connu.  
Vois, cherche un peu dans ta cervelle;  
Je contiens quand je suis femelle;  
Mais mâle, je suis contenu.

(*Par M. Sam...*)



## L O G O G R Y P H E.

**L**ECTEUR, tu la connois; elle est grande, elle est  
belle,

Elle eut beaucoup d'éclat aux jours de son printemps ;  
Et, quoiqu'elle soit vieille, on fait que ses amans,  
Toujours plus empressés, voudroient régner sur elle.

Dans ses quatorze pieds tout Amateur verra

Le fruit cher & tardif des amours de Sara ;

Une fête charmante où l'Hymen nous rassemble,

Où Plutus & l'Amour vont rarement ensemble ;

D'un jeune infortuné le frère criminel ;

D'un Poète sublime un Ouvrage immortel ;

Un grand Saint qui toujours de chasteté fit preuve,

Dont la vertu pourtant fut mise à rude épreuve ;

Un corps de Citoyens, qui dans Rome autrefois

Fut le soutien du peuple & l'ennemi des Rois ;

Un nom chez nous célèbre ; un fleuve ; ce grand

Homme,

Qui d'un joug odieux voulut préserver Rome ;

Et dans l'adversité, plus grand que son vainqueur,

S'est acquis, en mourant, un immortel honneur ;

Un Empereur fameux par sa bonté propice ;

L'Écrit du Citoyen qui demande justice ;

De l'art des Vignerons le célèbre inventeur ;

D'un peuple aimable & gai l'heureux Législateur ;

Cet Anglois vertueux, qui fut dans l'Amérique

Fixer par ses bienfaits sa secte pacifique ;  
 Des plaisirs les plus doux , ce fortuné séjour  
 D'où l'Hymen trop souvent chassa le tendre Amour ;  
 Une plaine fatale aux vainqueurs de la terre ;  
 L'amant trop curieux d'une beauté trop fière ;  
 Ce prodige d'esprit , de grâces , de beauté ,  
 Que son siècle admira , que Voltaire a chanté ;  
 Ce que j'ai vû souvent sur le sein de Thémire.  
 Je ne finirois pas si je voulois tout dire.

( Par M. Louvet. )

---

## NOUVELLES LITTERAIRES.

---

RECUEIL de quelques Ouvrages de  
 M. Watelet , de l'Académie Française &  
 de celle de Peinture. A Paris , chez Prault ,  
 Imprimeur du Roi , Quai des Augustins ,  
 1784. in-8°.

LES Ouvrages qui composent ce Recueil  
 sont principalement dans le genre anacréon-  
 tique ; la grâce & la délicatesse en font le  
 premier mérite ; on y trouve par-tout ce  
*molle atque facetum* , qu'Horace attribue à  
 Virgile dans ses Églogues ; & on peut dire  
 de la plupart des détails :

*Componit sursum subsequiturque decor.*

Sylvie , petit Roman Pastoral , est tirée de

A v

*l'Aminte* du Tasse, & on en a tiré un Opéra qui a réussi. La modestie a sans doute dicté le jugement un peu sévère que M. Watelet porte sur la prose poétique qu'il a employée dans cet Ouvrage, & qui, selon lui, a presque toujours l'inconvénient de faire regretter la poésie, sans en dédommager par les ornemens dont on cherche à parer la prose. *Télémaque* & le *Poème d'Abel*, cités par M. Watelet, demandent grâce pour ce genre; on en peut dire autant de la Traduction de *Milton* & de celle de quelques autres Poètes. Le *Temple de Gnide*, bien plus rapproché du genre de *Sylvie*, forme un titre bien puissant en faveur de la prose poétique. On ne peut pas dire de ce charmant petit Poème en prose, qu'il fasse regretter le moins du monde la poésie; des Poètes, même bons, ont vainement essayé de l'embellir; ils n'ont fait que prouver que c'est, pour ainsi dire, une prose sacrée, dont la poésie même doit respecter les beautés originales. *Sylvie*, déjà imprimée en 1743, & qui reparoit aujourd'hui, sera un titre de plus en faveur de ce genre; elle offre des tableaux rians, d'une galanterie aimable, d'une volupté douce & décente, & c'est un fort beau style que celui ci :

» Les oiseaux ne chantoient point encore  
 » leurs plaisirs, les mortels ne recommen-  
 » çoient point à se plaindre de leurs peines;  
 » rien n'annonçoit le lever de l'aurore: il  
 » étoit l'heure où tout repose, jusqu'aux

» amans malheureux, lorsque, dans un ha-  
 » meau de l'Arcadie, la Bergère Sylvie s'é-  
 » veilla; les Amours s'éveillaient avec elle...  
 » Elle rempaffoit l'Arcadie d'amans & de  
 » malheureux.... Elle tort, & les Grâces  
 » qu'elle n'a point appelees, s'emprellent &  
 » volent sur ses pas. »

*Componit furtim subsequiturque decor.*

C'est un joli tableau, & bien dans la nature innocente & pastorale, que celui du timide Aminte, qui aime Sylvie, qui veut parler & entreprendre, qui s'anime en son absence, tremble & se cache aussitôt qu'elle paroit.

« Eh! comment aurois-je pu obtenir ce  
 » que je ne lui ai jamais demandé?... J'ai  
 » toujours tremblé devant elle... Pourquoi  
 » redouter une jeune & craintive Bergère?...  
 » Non, non... toute ma crainte a disparu.  
 » Sylvie, lui dirois-je....

» Dans ce moment il l'apperçoit... Dieux!  
 » ne m'a-t-elle pas entendu? Il se cacha aussi-  
 » tôt... Tous les projets se bornèrent à l'ad-  
 » mirer & à se taire. »

*L'Oracle & Zénéïde* sont les deux chef-d'œuvres de la féerie à la Comédie Française, & c'étoient pour Mlle Gauffin les deux chef-d'œuvres du jeu théâtral. L'Auteur de *l'Oracle* est connu, celui de *Zénéïde* ne l'étoit pas, du moins il ne l'étoit pas du Public. Cet Auteur est M. Watelet. Sa Pièce est en prose comme *l'Oracle*. M. de Cahusac, à qui elle a été attribuée, n'a fait qu'en chan-

ger la forme & la mettre en vers, changement très-indifférent pour le succès, quoiqu'en ait pensé Cahufac. Le succès est dû au charme de la naïveté de Zénéïde, à la vivacité d'Olinde, aux illusions de l'Amour, à l'attribution de situations, à tous ces traits de sentiment, d'esprit & de délicatesse dont la Pièce est remplie, & tout cela est l'Ouvrage de M. Watelet.

Mais quelle est l'histoire de ce plagiat, s'il faut le nommer ainsi ? La voici.

M. Watelet avoit abandonné cette Pièce à M. de Cahufac, qui, après en avoir entendu la lecture, la lui avoit demandée avec instance. « J'avois, dit l'Auteur, des raisons » pour ne pas montrer publiquement le » goût qui me portoit dans mes premières » années à des amusemens Littéraires; (& ces raisons, connues de M. de Cahufac, furent sans doute le fondement de sa demande) » j'avoue, continue l'Auteur, que je sentis » aussi la curiosité d'éprouver, sans risque, » les hasards de la représentation. Je fis ce » pendant mes conditions. J'exigeai qu'on » me montreroit Scène à Scène la traduction; je demandai qu'on ne changeât point » ma fable, & sur-tout que l'Ouvrage, heureux ou malheureux, restât anonyme. Ce » pacte, ainsi que tant d'autres plus importants, ne fut pas trop bien observé. On » ne me montra que la première Scène versifiée. On l'avoit surchargée du récit d'une » apparition de la fée Urgande, que je

» rayai impitoyablement. On ne me deman-  
 » da plus d'avis.... En dépit de toute deli-  
 » catesse d'Auteur, le père adoptif de Zé-  
 » néïde la prit sur son compte, sans restric-  
 » tion; mais les amis qui étoient dans la  
 » confiance, furent indiscrets.... & les  
 » Almanachs des Théâtres apprirent au Pu-  
 » blic que j'avois eu part à cet Ouvrage...  
 » Aujourd'hui je rends les vers à celui qui  
 » les a faits, & je donne la Pièce telle que  
 » je l'ai écrite.... Je ne réclame que le petit  
 » mérite de l'invention, & cela, parce que  
 » bien certainement il m'appartient. »

Ce mérite de l'invention n'est pas le seul.  
 Le dialogue a bien plus de naturel & de  
 vérité; les détails, les développemens, bien  
 plus de richesse dans l'original que dans la  
 copie. Les mots même les plus précieux que  
 le versificateur a conservés, ne viennent pas  
 aussi à propos, ne sont pas aussi bien placés,  
 n'ont pas le même degré de convenance, de  
 justesse, de prestesse. L'avantage des vers,  
 avantage qu'ils doivent à la contrainte même  
 de la mesure & de la rime, doit être de don-  
 ner plus d'éclat aux pensées, de les graver  
 dans la mémoire, d'obliger à mettre plus de  
 choix & plus de goût dans l'expression. L'avan-  
 tage de la prose est d'avoir plus de simpli-  
 cité, de naturel, d'abandon, de ressembler  
 davantage à ce qu'elle imite, de suivre de  
 plus près la Nature dans tous ses mouve-  
 mens, dans la marche des idées & des sen-  
 timens; mérite bien précieux dans l'Art

Dramatique, sur-tout dans la Comédie. Or, les vers de M. de Cahufac, quoiqu'en général assez bien faits, ne nous paroissent pas avoir le mérite propre aux vers, dans le même degré où la prose de M. Watelet a le mérite dont la prose est susceptible. Lorsque les deux Auteurs emploient les mêmes idées, l'avantage même de l'expression est presque toujours du côté de la prose; l'imitateur n'emploie pas, à beaucoup près, tous les traits heureux que son modèle lui fournit; & ceux qu'il ajoute quelquefois de son chef, sont moins essentiels à l'action, moins adaptés au caractère du personnage, que tendans à montrer le Poëte & à provoquer les applaudissemens.

Dès la première Scène de la Pièce en prose, Zénéïde peint plus naïvement son aimable caractère. Dans les vers, elle parle à la Fée de ses bienfaits, mais il semble qu'elle ne veuille qu'en avoir parlé; le trait n'est point placé; il vient quand il peut & comme il peut; dans la prose il sort naïvement du dialogue, comme du cœur de Zénéïde. La Fée lui reproche d'avoir conté toute son histoire, d'avoir tout dit au jeune inconnu qu'elle a trouvé au Bal.

## Z É N É I D E.

« Mais.... mon histoire, n'est-ce pas vos  
 » bienfaits? Ah! je me serois reproché d'a-  
 » voir rien oublié. »

Dans la grande Scène entre Olinde & Zé-

néide , où il s'agit d'établir l'opinion de la prétendue laideur de celle-ci , Olinde dans la prose est bien plus galant , plus doux , plus passionné que dans les vers ; il n'a pas cette teinte de Petit-Maître que Cahutaç lui donne quelquefois ; il ne dit point brusquement , & d'un ton pique :

Puisque je suis forcé d'être sincère.....

On ne se cache point quand on a de quoi plaire,

Il présente la même idée ; mais avec quelles précautions , avec quelles restrictions , avec quels correctifs ! comme on voit toujours un amant qui craint d'offenser ce qu'il aime !

Zéneïde se fâche de ce qu'Olinde s'obstine à la croire belle ; & cette colère , où Olinde n'entend rien , est bien dans la situation de Zéneïde , à cause de la menace d'Urgande , dont elle est instruite , & qu'Olinde ne peut favoir.

Votre obstination m'excède.

Je me connois , apparemment ,

Et je vous dis que je suis laide.

Plus de dispute , ou.... je me fâcherai.

Ce ton d'humeur & d'autorité , ce ton d'enfant gâté n'est point du tout ce qui convient ; l'obstination d'Olinde n'a rien d'excédent , elle est obligeante ; il y a bien plus de finesse & de raison dans cette autre expression de la même impatience.

« Ne voilà-t'il pas qu'il me croit la plus

» belle personne du monde ! Et point du  
 » tout. Vous ne savez rien de tout ce que  
 » vous dites. Pourquoi parler comme un  
 » étourdi sans connoître, sans....

## O L I N D E.

» Mais que voulez vous, vous-même, me  
 » faire entendre ? Aimable Zénéïde, oh ! si  
 » vous sentiez tout ce que je sens, vous sauriez  
 » que le cœur devine, & devine bien  
 » plus sûrement, bien plus promptement  
 » que les yeux ne peuvent appercevoir. Est-ce  
 » ce que vous ne vous êtes pas apperçue à  
 » mes regards qu'on s'entend sans se parler,  
 » qu'on répond à ce qui n'a pas encore été  
 » prononcé, & qu'on ne se trompe jamais  
 » quand les sentimens sont d'accord ? Hélas !  
 » pourquoi ne nous comprenons-nous plus  
 » depuis quelques momens ? »

Au lieu de cette éloquence amoureuse, de ce langage passionné, on ne trouve dans la copie que cette petite phrase sèche & commune en comparaison de l'autre.

Non, je ne vous crois pas.

Mon cœur me parle, il me peint vos appas ;

Et c'est lui seul que j'en veux croire.

Mais c'est sur-tout dans le monologue d'Olinde que les deux Auteurs sont le plus différens, & que le Traducteur n'a pas même eu le mérite de sentir celui de l'original.

Olinde croit Zénéïde laide, & il s'arrange sur ce pied-là.

« Eh bien ! elle aura quelque petite dif-  
 « formité, à la bonne heure.... D'abord,  
 « ses yeux sont très-beaux, je ne puis en  
 « douter ; je les ai bien vûs, & le masque  
 « ne les cache point du tout.... Le tour du  
 « visage est encore le plus agreable du  
 « monde.... Pour la bouche... Ah ! je n'en  
 « fais rien ; mais elle ne sauroit être diffor-  
 « me, à en juger par les sons si doux & si  
 « intéressans de sa voix. Le reste.... Oh ! le  
 « reste est si peu de chose ! & puis, dans ce  
 « reste encore, ne faut-il pas compter tout  
 « ce qui plaît dans son maintien, ce qui  
 « enchante dans ce qu'elle dit ; sa taille, sa  
 « démarche, ses jolies mains, ses jolis  
 « pieds... Oh ! la part de la laideur doit être  
 « bien petite. »

Voilà, s'il est permis de s'exprimer ainsi,  
 du vrai comique de sentiment ; voilà ce que  
 Térence appelle *cum ratione insanire*. Rien  
 n'est plus dans la nature de l'amour & dans  
 le ton de la Comédie noble & délicate. Cela  
 est d'un goût exquis. Comment se prive-  
 t'on d'un pareil morceau, quand on a le bon-  
 heur de le trouver dans l'original ? C'est  
 pourtant ce qu'a fait le Traducteur. Voici à  
 quoi il réduit le tout.

Est-il bien vrai qu'elle ait dit son secret ?

Seroit elle laide en effet ?

Qu'importe après tout ? je l'adore.

Il importoit beaucoup de ne pas rejeter avec

si peu de discernement le plus joli trait de cette jolie Pièce.

Le fond en étoit si charmant ; qu'il a bien fallu qu'elle réussît , malgré les mal adresses du Traducteur. Mais l'inventeur a bien fait de nous la donner telle qu'il l'a faite ; & les gens de goût la préféreront hautement à la copie, malgré le petit fard de la versification ; car pour la poésie , elle est ici du côté de la prose.

Cette Pièce a été composée en 1741.

*Les Statuaires d'Athènes* , Comédie en trois Actes & en prose , a été composée en 1766 , d'après un passage de Pausanias , qui parle seulement d'un concours entre deux Sculpteurs , pour un prix que le peuple doit donner à la statue de Vénus qu'il jugera la meilleure. Il y a bien loin de-là à la fiction hardie & intéressante que l'Auteur emploie. Oracrites & Alcamène , élèves de Phidias , Sculpteurs rivaux & jaloux , se disputent un prix qui doit être donné par les Athéniens assemblés dans le temple de Vénus , dont on célèbre la fête ; l'un prépare un Adonis , l'autre une Vénus ; ni l'un ni l'autre n'est content de son Ouvrage ; & chacun de son côté , pour s'assurer la victoire , imagine le même stratagème , celui de placer dans le temple , l'un un Adonis vivant , l'autre une Vénus vivante. Le hasard fait qu'ils ont chacun chez eux l'objet dont ils ont besoin. Un fils de famille , échappé de la maison paternelle , s'est fait vendre à Oracrites , par Dave , son

Valet, déguisé en Marchand d'Esclaves. Ce fils de famille, nommé Léonide, est devenu amoureux de Doride, qu'il n'a vû qu'un moment en passant, & qu'il brûle de revoir. De fausses apparences lui font conjecturer qu'elle est chez Oracrites, & qu'elle lui sert d'esclave & de modèle. C'est dans l'espérance de se rejoindre à elle qu'il se fait vendre à Oracrites; elle est chez Alcamène; enlevée à ses parens, elle lui a été vendue comme esclave. Ce sont ces deux jeunes amans (car en se revoyant ils le deviennent) que les deux Artistes, sans s'être concertés, & en voulant se supplanter l'un l'autre, placent dans le temple de Vénus. Le peuple s'assemble, & regarde les statues d'une distance qui ne lui permet pas d'appercevoir la supercherie. Tous les Athéniens s'écrient: *Rien de si beau que Vénus*; toutes les Athéniennes: *Rien de si parfait qu'Adonis*; les deux Statuaires demandent, *à qui donc donnez vous la couronne? Vénus mérite le prix*, disent les Athéniens; *Adonis mérite d'être couronné*, disent les Athéniennes. Tous ensemble ordonnent que tous deux soient couronnés. Le sort avoit nommé pour présider à la fête, deux vieillards, Naucrates, qui pleuroit son fils, lequel avoit disparu, Démophon, qui pleuroit aussi sa fille qu'on lui avoit enlevée; ces deux malheureux pères, en s'approchant, sont frappés de la ressemblance qu'ils apperçoivent entre ces statues & leurs enfans; chacun se dirige vers celle